

CLAUDE
LÉVI-STRAUSS

ANTHROPOLOGIE
STRUCTURALE ZÉRO

Lévi-Strauss
Inédit

LA LIBRAIRIE
DU XXI^e SIÈCLE

SEUIL

LA LIBRAIRIE DU XXI^e SIÈCLE

Collection
dirigée par Maurice Olender

Claude Lévi-Strauss

Anthropologie structurale zéro

PRÉFACÉ ET ÉDITÉ PAR VINCENT DEBAENE

Éditions du Seuil

ISBN 978-2-02-139610-2

© Éditions du Seuil, septembre 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Préface

« Votre pensée n'est pas mûre. » Tels sont, selon Claude Lévi-Strauss, les mots par lesquels Brice Parain, alors secrétaire et conseiller éditorial de Gaston Gallimard, aurait justifié son refus de publier le recueil *Anthropologie structurale*. Lorsqu'il rapporte l'anecdote, Lévi-Strauss ne la date pas, mais il précise que c'était « avant d'écrire *Tristes tropiques* », autrement dit, sans doute, vers 1953 ou 1954¹. Sans s'attarder sur le motif donné par Parain, que Lévi-Strauss décrira bientôt comme un « adversaire de l'ethnologie² », on peut parier qu'il y entrait aussi une méfiance à l'endroit des recueils d'articles dont on sait que, trop hétérogènes ou trop répétitifs, ils font rarement de bons livres. Pourtant, lorsque Lévi-Strauss donne aux éditions Plon le manuscrit d'*Anthropologie structurale* qui paraîtra finalement en 1958, trois ans après *Tristes tropiques*, il ne se contente pas de rassembler des textes anciens précédés d'une préface de circonstance. Il propose au contraire un recueil fortement architecturé qui, loin de suivre paresseusement l'ordre chronologique de ses publications passées, organise ses réflexions en cinq parties et dix-sept chapitres. Ces parties progressent depuis le niveau le plus fondamental où se manifeste l'organisation structurale des faits sociaux (*Langage et parenté*), avant d'envisager l'*Organisation sociale*, puis

1. Claude Lévi-Strauss et Didier Éribon, *De près et de loin. Suivi d'un entretien inédit « Deux ans après »*, Paris, Seuil, « Points », 1991, p. 100.

2. Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958, p. 357.

les manifestations concrètes de ces structures sous-jacentes, repérables au niveau du rite et du mythe (*Magie et religion*) puis de la création plastique (*Art*) ; l'ouvrage s'achève par une dernière section qui s'interroge sur la place de l'ethnologie à la fois au sein des sciences sociales et dans l'enseignement moderne (*Problèmes de méthode et d'enseignement*). Le tout est précédé d'une ambitieuse introduction qui situe les rôles respectifs de l'ethnologie et de l'histoire, alors que cette dernière apparaît comme la discipline la plus en vue et la plus novatrice parmi toutes les sciences sociales, ce dont témoigne son importance au sein de la toute nouvelle sixième section de l'École pratique des hautes études, future École des hautes études en sciences sociales. (Lévi-Strauss, lui, est membre de la cinquième section, consacrée aux « sciences religieuses ».)

Rétrospectivement, il semble évident que la publication d'*Anthropologie structurale* a constitué une étape cruciale dans la diffusion et l'essor du structuralisme. À n'en pas douter, l'organisation très concertée du livre a joué un rôle essentiel dans ce processus. Elle mettait en valeur le caractère extrêmement novateur de la réflexion et l'ambition théorique d'un propos qui prend appui sur des données ethnographiques très précises tout en s'ouvrant à la fois aux autres disciplines (linguistique, histoire, psychanalyse...) et aux travaux de langue anglaise. Elle lui donnait une efficacité très grande, que redoublait un titre à valeur de programme. Souvenons-nous que le pari n'était nullement gagné d'avance. Contre la facilité des récits rétrospectifs qui déroulent l'implacable chronologie des succès éditoriaux et institutionnels, il importe de rappeler que l'adjectif « structural » était alors un quasi-barbarisme et que l'entreprise était risquée : l'histoire intellectuelle est jonchée de ces néologismes conçus comme des étendards, brandis avec bruit le temps d'un manifeste, et morts à peine nés.

Anthropologie structurale était donc plus et autre chose qu'un rassemblement de contributions artificiellement unifiées par un titre. La remarque vaut tout autant pour *Anthropologie structurale deux*, qui paraît en 1973 et dont l'organisation est assez

proche de celle du premier volume : après des *Vues perspectives* qui s'interrogent sur l'histoire ou la préhistoire de l'anthropologie moderne, on y trouve deux sections intitulées respectivement *Organisation sociale* et *Mythologie et rituel*, avant une dernière (et longue) partie *Humanismes et humanités*. Ici encore, l'ordre est imposé par les étapes de la réflexion et la chronologie n'y a aucune part. L'ouvrage s'achève même sur la reprise de *Race et histoire*, paru en 1952, soit vingt ans auparavant, parce que aussi novateur qu'il fût (et reste), ce petit traité sur la diversité culturelle et l'évolutionnisme ne trouvait guère sa place dans l'architecture du premier tome (plus affirmatif et plus disciplinaire, moins soucieux de situer l'ethnologie dans une réflexion qui prend le destin de l'humanité pour objet) mais complétait au contraire à point nommé des méditations sur les notions d'humanisme et de progrès.

Quant au *Regard éloigné*, qui paraît en 1983 et que Lévi-Strauss aurait volontiers intitulé *Anthropologie structurale trois* si l'adjectif n'avait pas été galvaudé et « vidé de son contenu » par un effet de « mode » intellectuelle¹, il obéit aux mêmes principes, quoique la construction du livre s'éloigne des deux recueils précédents. L'ouvrage est moins strictement ethnographique et s'engage dans un dialogue plus direct avec les théories ou les idéologies de son temps, dialogue qui porte essentiellement sur les formes de contrainte qui s'exercent sur l'activité humaine.

Quoi qu'il en soit, deux conclusions s'imposent. D'une part, les *Anthropologies structurales* sont bel et bien pensées comme des livres, c'est-à-dire des interventions théoriques dans un espace de débat qu'elles visent à redéfinir, et non simplement des recueils ; d'autre part, la conception de l'anthropologie, de ses méthodes et de ses objets, ne connaît guère de modifications au long de la carrière de Lévi-Strauss. Cette constance est un trait frappant de l'œuvre. La seule véritable exception est sans doute le statut de la distinction entre nature et culture ; d'abord présentée (dans *Les Structures élémentaires de la parenté* en 1949)

1. Claude Lévi-Strauss et Didier Éribon, *De près et de loin*, op. cit., p. 131.

comme un invariant anthropologique dans la lignée de la science sociale depuis ses débuts au XVIII^e siècle, elle devient une distinction à « valeur surtout méthodologique », selon une formule de *La Pensée sauvage* en 1962¹. En dehors de ce déplacement, solidaire d'une redéfinition du concept de symbole², la pensée de Lévi-Strauss témoigne d'une grande fidélité à quelques principes directeurs, et son évolution s'explique plus par la diversité des objets auxquels elle s'applique que par une altération des « convictions rustiques » (selon le mot de *Tristes tropiques*) qui guident son entreprise.

Une préhistoire de l'anthropologie structurale

En 1957, Lévi-Strauss recueille donc les dix-sept articles qui formeront l'ouvrage *Anthropologie structurale* en les choisissant parmi « quelque cent textes écrits depuis bientôt trente ans » (d'après la brève préface qu'il rédige pour l'occasion). Outre deux contributions inédites, il retient quinze textes dont le plus ancien a été publié dès 1944. L'hypothèse selon laquelle Lévi-Strauss aurait négligé ses textes de « jeunesse » au profit d'écrits plus récents, faisant preuve d'une plus grande maturité intellectuelle, n'est donc pas tenable. La table des matières témoigne au contraire d'un travail de sélection. Tel est le premier constat à l'origine du présent recueil, *Anthropologie structurale zéro*³, qui réunit dix-sept textes délaissés par Lévi-Strauss au moment de la composition du volume de 1958. Certains de ses abandons se justifient aisément, et Lévi-Strauss s'en explique d'ailleurs : « J'ai fait un choix, écartant les travaux dont le caractère

1. Claude Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, in *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2008, p. 824.

2. Voir Gildas Salmon, « Symbole et signe dans l'anthropologie structurale », *Europe*, n° 1005-1006, 2013, p. 110-121.

3. Le titre *Anthropologie structurale zéro* a émergé en 2011 au cours d'une discussion collective avec Laurent Jeanpierre et Frédéric Keck, alors que nous projetions une édition critique de ces textes méconnus. Ce projet n'ayant pas connu de suite, je leur suis reconnaissant de m'avoir laissé l'usage d'un titre qui nous avait tous trois retenus.

est purement ethnographique et descriptif et d'autres, à portée théorique, mais dont la substance s'est trouvée incorporée à mon livre *Tristes tropiques*. » D'autres textes, comme « L'art de la côte nord-ouest à l'American Museum of Natural History » (chapitre XII du présent livre), lui apparaissent sans doute aussi trop datés : l'émerveillement n'a pas vieilli, mais le propos théorique témoigne de perspectives (en l'occurrence des interrogations diffusionnistes) que les progrès de la discipline ont rendues obsolètes. Enfin, certaines études semblent périmées par d'autres plus récentes, à l'exemple d'« *Indian Cosmetics* » (chapitre XI) qui, en 1942, proposait aux lecteurs de la revue surréaliste américaine *VVV* une description minutieuse des maquillages kaduveo, maquillages dont l'analyse poussée n'a été cependant donnée que dans *Tristes tropiques*. On peut faire une remarque semblable à propos de la longue présentation de « La sociologie française » (chapitre I), dont on peut parier que, aux yeux de Lévi-Strauss, elle avait été dépassée par l'« Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss » parue en 1950¹.

Il reste qu'il y avait là une perte que le présent recueil voudrait réparer. Perte d'abord parce que plusieurs développements se trouvaient de fait exclus par cette sélection. Ainsi, par exemple, de certains passages de « La théorie du pouvoir dans une société primitive » (chapitre VIII), dont Lévi-Strauss s'est librement servi dans *Tristes tropiques*, mais au prix de l'abandon des remarquables considérations finales sur la notion de « pouvoir naturel » ; ainsi également de la discussion très serrée de l'œuvre de Durkheim qu'on trouve dans « La sociologie française » et qui n'avait pas sa place dans l'étude de 1950 consacrée à l'œuvre de Mauss – texte important, difficile, « bible du structuralisme », très commenté, et que les pages de 1945 sur Durkheim contribuent rétrospectivement à éclairer². Perte aussi parce que le choix de Lévi-Strauss laissait de côté des articles

1. « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss », in Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1950, p. IX-LII.

2. Parmi les commentateurs de ce texte, qui constitue un pivot de la philosophie française au XX^e siècle, citons : Maurice Merleau-Ponty, Claude Lefort, Gilles

qui ne s'intégraient pas dans l'itinéraire théorique construit par *Anthropologie structurale* mais qui ont joué un rôle majeur dans le développement d'autres réflexions menées à l'écart du structuralisme. C'est le cas de « Guerre et commerce chez les Indiens de l'Amérique du Sud » (chapitre VII) ou, encore une fois, de « La théorie du pouvoir dans une société primitive » : ces deux textes sont des références essentielles pour les théories sociales et politiques qui voient dans les sociétés indiennes d'Amérique du Sud des exemples de sociétés à la fois sans richesse et dotées d'une organisation politique minimale, formes sociales antérieures donc à l'État et à l'accumulation primitive de capital ; de ces réflexions d'anthropologie politique, les travaux de Pierre Clastres constituent l'illustration la plus notable¹. On peut faire une remarque semblable à propos de l'article qu'on trouvera traduit en français pour la première fois, « L'usage social des termes de parenté chez les Indiens du Brésil » (chapitre XIII). Alors que Lévi-Strauss ne l'avait que partiellement repris dans sa thèse secondaire *La Vie familiale et sociale des Indiens nambikwara*, cet article a été remis en lumière par des spécialistes brésiliens dans les années 1990 et est devenu, avec d'autres écrits ethnographiques des années 1940, une référence centrale pour l'un des développements les plus importants de l'anthropologie récente, à savoir la reconstruction des ontologies amérindiennes à travers l'extension de la notion d'affinité au monde non humain : « Envisagée au début comme un mécanisme interne de constitution de groupes locaux, l'affinité [est apparue] ensuite comme un dispositif relationnel qui organise les relations extra-locales, articulant des personnes ou des groupes de personnes au-delà de la parenté, et finalement comme un langage et un schéma relationnel entre le Même et l'Autre, l'identité et la différence². »

Deleuze, Jacques Derrida, Jacques Lacan, Roland Barthes, Pierre Bourdieu, Jean Bazin, Jacques Rancière.

1. Voir en particulier Pierre Clastres, *Recherches d'anthropologie politique*, Paris, Seuil, 1980.

2. Carlos Fausto et Marcela Coelho de Souza, « Reconquistando o campo perdido : o que Lévi-Strauss deve aos ameríndios », *Revista de Antropologia*, São Paulo,

On peut enfin supposer que « La technique du bonheur » (chapitre VI), article à la fois plaisant et profond, qui prenait pour objet la société américaine moderne telle que Lévi-Strauss l'a connue de l'intérieur dans les années 1940, ne trouvait pas sa place dans le recueil théorique qu'il envisageait en 1957. Écrit en 1944, publié en 1945 dans la revue *L'Âge d'or* puis repris un an plus tard dans un numéro spécial de la revue *Esprit* consacré à « L'Homme américain », ce texte voisinait lors de sa réapparition avec des contributions d'écrivains ou penseurs américains (Kenneth Burke, Margaret Mead) et celles d'autres intellectuels exilés aux États-Unis pendant la guerre (Georges Gurvitch, Denis de Rougemont). Le ton y est déjà celui de certaines méditations plus « libérées » des années 1970 et 1980 (on pense à « New York post-et préfiguratif » dans *Le Regard éloigné* ou aux textes de l'ouvrage posthume *Nous sommes tous des cannibales*), mais à la différence de ces dernières, l'article de 1945 témoigne d'un désarroi, voire d'une inquiétude, nourri des ambivalences qu'engendre toute observation participante. S'y déploie un mélange de fascination et de rejet à l'égard de la société américaine, combinaison en elle-même assez commune à l'époque, mais dont le contenu est particulièrement original. Comme dans les pages horrifiées de *Tristes tropiques* sur l'Asie du Sud, on y voit l'ethnologue lutter avec ses propres répulsions (devant l'impératif tout-puissant d'harmonie sociale, l'infantilisme généralisé, l'impossibilité de la solitude...) et tâcher de reverser ces dernières au profit d'une comparaison théorique avec les sociétés européennes. Si le dégoût est moins viscéral que dans la description des foules de Calcutta, ce texte trahit lui aussi une subjectivité en lutte avec ses propres gênes et qui, soucieuse de se distinguer d'un antiaméricanisme uniquement réactif (ou simplement condescendant), s'efforce de cerner au plus près, et de désigner par des formules parfois d'une grande force, certains traits fondamentaux de la société nord-américaine : l'hétérogénéité à elle-même d'une société dont « l'ossature est encore à l'extérieur »

vol. XLVII, n° 1, 2004, p. 98-99. Voir Vincent Debaene, « Claude Lévi-Strauss aujourd'hui », *Europe*, n° 1005-1006, 2013, p. 11-36.

(« tantôt émerveillée, tantôt épouvantée, elle se découvre chaque jour du dehors ») ; la répudiation du tragique par une sociabilité « acharnée » ; l'idéal d'une « enfance sans malice », d'une « adolescence sans haine » et d'une « humanité sans rancœur » – ce déni des contradictions de la vie sociale conduisant parfois, par retour du refoulé en quelque sorte, à des conflits entre communautés d'une grande violence (p. 147)¹.

En dépit d'hommages répétés au pays qui lui « a très probablement sauvé la vie », à ses universités et à ses bibliothèques, une réticence véritable et profonde à l'égard des États-Unis se fait jour, que confirmera quelques années plus tard le refus inflexible opposé aux propositions de Talcott Parsons et Clyde Kluckhohn (appuyés par la vigoureuse insistance de Roman Jakobson) qui tâchent de le recruter à Harvard. « Je savais que j'appartenais par toutes mes fibres à l'Ancien Monde ; irrévocablement². » Comme à la lecture des chapitres de *Tristes tropiques* sur le Pakistan et l'islam (qui, bien que rédigés à partir de notes de 1950, ne mentionnent que très fugitivement les massacres et déplacements massifs de population consécutifs à la partition de l'Inde), le lecteur contemporain de « La technique du bonheur » pourra aussi être surpris par certains silences et par une cécité propre à l'époque et à la position de l'observateur qui, quoique appelé à témoigner sur la société américaine, s'étonne de l'imperméabilité entre « les générations, les sexes et les classes », mais mentionne à peine la ségrégation et les conflits raciaux³.

1. Les numéros de page donnés entre parenthèses sans autre référence renvoient à la présente édition.

2. Claude Lévi-Strauss et Didier Éribon, *De près et de loin, op. cit.*, p. 82-83. Voir aussi Roman Jakobson et Claude Lévi-Strauss, *Correspondance, 1942-1982*, Paris, Seuil, « La Librairie du XXI^e siècle », 2018, p. 174-185.

3. Ce silence n'est pas propre à Lévi-Strauss et se retrouve dans toutes les contributions du numéro spécial d'*Esprit* (ce n'est pas le cas dans les livraisons contemporaines des *Temps modernes* qui portent sur les États-Unis). Les lettres à ses parents montrent que Lévi-Strauss était, par exemple, lecteur de Claude McKay et fréquentait volontiers Harlem, particulièrement le fameux Savoy Ballroom, mais, comme dans ses écrits des années 1930 sur São Paulo, qui mentionnent à l'occasion les populations noires ou métissées, il semble concevoir la discrimination raciale comme un vestige historique, non comme une question sociale ou politique.

Quoi qu'il en soit, ce volume veut donc rendre à nouveau disponibles des textes importants, souvent méconnus, initialement publiés en anglais pour la plupart, dans des revues très variées et devenus pour beaucoup à peu près introuvables¹. En sus de leur intérêt intrinsèque, ces dix-sept articles délaissés par Lévi-Strauss en 1958 dessinent une préhistoire de l'anthropologie structurale ; ils permettent de mieux saisir, par un jeu de contre-épreuves, à la fois le projet théorique et le sens que revêtait l'entreprise pour l'individu Claude Lévi-Strauss au milieu des années 1950.

New York, 1941-1947

Mais il y a plus. Car le présent volume n'est pas simplement fait de résidus, d'*odds and ends* (« bribes et morceaux »), selon une formule anglaise que Lévi-Strauss affectionnait. Son unité n'est pas que négative. C'est d'abord celle d'un lieu et d'un temps : New York, 1941-1947. Les textes qui suivent ont tous été écrits par Lévi-Strauss au cours de ses années américaines, et même new-yorkaises, d'abord comme Juif réfugié – *scholar* en exil, secouru par le plan de sauvetage des universitaires européens financé par la Fondation Rockefeller –, puis comme conseiller culturel auprès de l'ambassade de France. Ils ont paru entre 1942 et 1949, c'est-à-dire avant *Les Structures élémentaires de la parenté* dont la publication constitue un repère chronologique aisé : elle date (superficiellement mais commodément) le début du structuralisme en même temps qu'elle désigne pour Lévi-Strauss le moment du retour définitif en France et de la réintégration par le rituel de la thèse et l'obtention d'un poste de maître de recherche au CNRS, même si, au plan personnel et professionnel, la fin des années 1940 et le début des années 1950 sont une période troublée.

Ces dix-sept textes témoignent donc d'un moment à la fois biographique et historique. On y voit le jeune ethnologue faire

1. On trouvera les références des publications originales en fin de volume.

ses armes et s'intégrer à l'anthropologie américaine – discipline plus ancienne et plus installée qu'elle ne l'est en France – en tant que spécialiste de l'Amérique du Sud, et particulièrement des populations dites des « basses terres », désignées ainsi pour les distinguer des grandes civilisations andines qui avaient mobilisé l'essentiel de la recherche sur l'Amérique du Sud jusqu'aux années 1930. On trouvera ici en fin de volume cinq textes ethnographiques dont trois sont tirés de l'important *Handbook of South American Indians* en six volumes dirigé par Julian H. Steward (ouvrage dont, en 2001 encore, Lévi-Strauss disait que, malgré ses insuffisances, il n'était pas périmé par les publications récentes¹). Ces textes permettent de faire un sort au reproche, fréquemment adressé à Lévi-Strauss, de « biais théorique », le philosophe de formation étant souvent accusé de se contenter d'une approche trop abstraite et trop peu empirique des sociétés indiennes.

Dans ces articles des années 1940, Lévi-Strauss se révèle au contraire un ethnographe sourcilleux, et pas du tout un théoricien. Venu de la philosophie, passé par la sociologie, il intervient à présent en tant qu'expert des ethnies du plateau brésilien, à une époque où la discipline se concentre d'abord sur des questions d'identification des tribus, de cartographie de leur territoire et de description de leurs usages dans une perspective sinon diffusionniste, en tout cas préoccupée de l'histoire des migrations et du peuplement de l'Amérique du Sud. En même temps, Lévi-Strauss y apparaît indubitablement comme un ethnologue de son temps : il a tout lu de la littérature existante, mais son expérience de terrain ethnographique est réduite (quelques semaines auprès des Bororo et des Nambikwara, relatées plus tard dans *Tristes*

1. Voir le compte rendu polémique de *The Cambridge History of the Native Peoples of the Americas*, vol. 3 : *South America*, paru dans *L'Homme* (n° 158-159, p. 439-442). Lévi-Strauss donnera au total cinq textes au *Handbook of South American Indians* : les trois articles traduits ici reposent en grande partie sur des informations de première main ; ne sont pas repris le long article qui synthétise les informations disponibles à l'époque sur les tribus du Xingu supérieur, ni l'étude d'ethnobotanique (qui paraît dans le sixième volume en 1950) consacrée aux usages indiens des plantes sauvages dans l'Amérique tropicale.

tropiques). Les hommages qu'il rend à Bronisław Malinowski et plus encore à Curt Nimuendajú (chapitres I et V), hommes de terrain accomplis pour lesquels il ne monnaie pas son admiration, montrent néanmoins qu'il mesure la valeur d'une expérience ethnographique prolongée ; il pressent d'ailleurs que de tels séjours – longs, solitaires, en « immersion » dans les sociétés étudiées – deviendront la norme de la discipline puisqu'il annonce avec raison que, « à l'avenir, on classera probablement les travaux ethnologiques comme “pré-malinowskiens” ou “post-malinowskiens” selon le degré d'engagement personnel de leur auteur » (p. 102). Il reste que lui-même (qui, selon son propre aveu, se découvre aux États-Unis « homme de cabinet plutôt qu'homme de terrain¹ ») a obtenu ses galons d'ethnographe au cours d'enquêtes qui relevaient d'un autre modèle, plus ancien – expéditions collectives, soucieuses surtout de recueillir de l'information, et qui demeuraient peu de jours auprès des populations –, ce que l'on perçoit à la lecture de ses contributions au *Handbook*, toutes structurées sur le même modèle. Dans ces textes comme dans son premier article sur les Indiens bororo de 1936 (qui avait attiré l'attention de Robert Lowie et indirectement conduit à son inscription dans le plan de sauvetage de la Fondation Rockefeller), le propos est d'abord descriptif, même lorsqu'il est de première main ; il privilégie les données empiriques (culture matérielle, technologies, âges de la vie), et les réflexions sur l'organisation sociale ou les formes de religion et de magie restent succinctes. Ces articles valent surtout pour la synthèse informée qu'ils proposent de sources erratiques et hétérogènes, souvent séparées par des décennies, voire des siècles.

On perçoit également la dimension initiatique d'un tel travail pour le jeune ethnologue français qui se trouve intégré à un projet disciplinaire collectif à une époque où le recensement et l'inventaire ethnographique demeurent les préoccupations principales de l'anthropologie américaine, alors que domine un sentiment d'urgence à l'endroit de populations menacées d'effondrement

1. Claude Lévi-Strauss et Didier Éribon, *De près et de loin*, op. cit., p. 66.

démographique et culturel ; Julian H. Steward lui-même concevait le *Handbook* dans une perspective d'anthropologie appliquée visant l'intégration des sociétés indiennes traditionnelles aux nouveaux États-nations du continent. Ces textes témoignent donc d'une inscription dans des problématiques qui sont celles de l'anthropologie américaine de l'époque ; pour cette raison, on y trouve parfois un vocabulaire quelque peu obsolète, en particulier la notion, fréquente alors, de *cultural level* ou de *level of culture* (qu'on a traduit malaisément par « niveau culturel » ou « degré de culture »), qui désigne la plus ou moins grande complexité de l'organisation sociale considérée ou le caractère plus ou moins rudimentaire de la culture matérielle en question. Lévi-Strauss abandonnera ce type de formules par la suite, en raison des connotations évolutionnistes qu'elles conservaient, même chez les anthropologues américains pourtant soucieux de se démarquer de tout évolutionnisme.

Surtout, cette expérience d'intégration dans une réflexion disciplinaire étrangère va conduire Lévi-Strauss – l'ancien professeur de sociologie à l'université de São Paulo, envoyé au Brésil par le durkheimien Célestin Bouglé – à une mise en perspective de la tradition théorique dont il est issu. Plusieurs textes du présent volume visent ainsi à situer la science sociale française et à discerner sa singularité parmi les autres traditions nationales. Il n'est pas de meilleur exemple que la vigoureuse synthèse « La sociologie française » (chapitre 1), écrite à la demande de Georges Gurvitch pour un ouvrage qui paraît d'abord en anglais sous le titre *Twentieth Century Sociology*. Dans cette longue étude dédiée à Marcel Mauss, Lévi-Strauss s'attelle – après une présentation des grandes orientations de la discipline et de quelques figures plus marginales – à une lecture minutieuse de l'œuvre de Durkheim, dont il montre avec une grande finesse qu'elle hésite sans trancher entre le « point de vue historique » et le « point de vue fonctionnel », entre la recherche de faits originaux mais dépourvus de portée explicative et la théorie sociale qui postule des fins mais se coupe de l'observation empirique ; à l'origine de cette hésitation, il y a le postulat implicite d'une

discontinuité entre « les points de vue psychologique et sociologique », entre l'analyse des représentations et celle des institutions. Ce sera le rôle de Mauss, explique Lévi-Strauss, de résoudre ce dilemme en faisant de l'activité symbolique non pas le résultat mais une condition de la vie sociale et en rétablissant du même coup la continuité entre consciences individuelles, représentations collectives et organisation sociale. Puis Lévi-Strauss s'attaque au cœur de son argumentation, à savoir la réponse à la critique que le grand ethnologue américain Alfred Kroeber avait adressée à la sociologie française, accusée à la fois de manquer de rigueur méthodologique et d'être trop abstraite, insuffisamment attentive aux réalités concrètes du terrain. Ce dernier reproche est une antienne de l'anthropologie américaine depuis les années 1920 et jusqu'à aujourd'hui – Lévi-Strauss en sera d'ailleurs une cible éminente –, et de toute évidence, elle ne laisse pas indifférent le jeune ethnologue en passe de devenir diplomate et de participer plus activement au « rayonnement culturel » de son pays qui n'est pas encore sorti de la guerre (le texte est écrit en 1944 ou au tout début 1945). Lévi-Strauss commence par donner raison à Kroeber en soulignant à son tour que « l'origine philosophique du groupe de *L'Année sociologique* » l'a conduit à négliger le travail de terrain (p. 81). Mais c'est pour mieux noter que le retard qui en est résulté est sur le point d'être comblé : « La génération plus jeune de sociologues français, celle qui atteint sa maturité vers 1930, a pendant ces quinze dernières années renoncé presque entièrement – bien que temporairement sans doute – au travail théorique afin de combler cette lacune » (p. 82). Et, à l'appui de cette affirmation, il cite les travaux ethnographiques récents de Marcel Griaule, Michel Leiris, Jacques Soustelle, Alfred Métraux, Roger Bastide, Georges Devereux, Denise Paulme, ainsi que les siens propres.

C'est surtout la critique que Kroeber adresse à Mauss qui retient Lévi-Strauss, critique qui, dit-il, témoigne de nombreux « malentendus » mais « soulève des questions essentielles », et qui le conduit à une mise au point théorique d'une grande fermeté.

L'argument de Kroeber est classique : il reproche à Durkheim et à Mauss d'utiliser des catégories comme celles de « suicide » ou de « don » qui ne sont ni des notions indigènes ni des concepts rigoureux à partir desquels pourrait se développer un discours savant. Lévi-Strauss répond qu'à moins de renoncer par principe à l'étude scientifique il faut bien commencer quelque part, avec ce qui se donne à l'observation, mais il souligne que ces catégories ne constituent nullement le terme de l'analyse : au contraire, elles sont progressivement dissoutes au cours de l'étude et ne servent qu'à atteindre une réalité plus profonde, inaccessible à l'observation simple mais dont la valeur explicative est plus grande – l'intégration de l'individu au groupe dans le cas du suicide, l'exigence de réciprocité dans le cas du don. Contre Kroeber qui déniait le statut de science véritable à l'anthropologie, et plus généralement contre l'anthropologie culturaliste américaine, Lévi-Strauss réaffirme donc la validité des principes méthodologiques durkheimiens (« Nous restons, pour notre part, convaincu que les faits sociaux doivent être étudiés comme des choses », écrira-t-il encore en 1948 (p. 130) – c'est la conception atomiste et mécaniste de ces « choses » qui, à ses yeux, est insuffisante chez Durkheim) et l'ambition à la fois explicative et universaliste de l'anthropologie¹. Dans ce texte (et dans d'autres articles contemporains) s'exprime aussi pour la première fois une inquiétude très profonde chez lui, à savoir la peur que la critique (légitime) de l'évolutionnisme du XIX^e siècle ne finisse par réduire l'anthropologie à un empilement d'études monographiques, dépourvu de tout horizon comparatif et de toute visée généraliste : « Sommes-nous condamnés, comme de nouvelles Danaïdes, à remplir sans fin le tonneau des sciences humaines, entassant en vain monographie sur monographie, sans jamais recueillir un résultat plus riche et plus durable ? » (p. 174). Rétrospectivement, ce sera à ses yeux la vertu première de son

1. Sur ce long article de 1945 et sur la singularité de ce que Lévi-Strauss appelle « le point de vue sociologique français » (p. 82), voir Vincent Debaene, *L'Adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*, Paris, Gallimard, 2010, p. 86-103.



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2019. N° 139607 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE